plus aisée et (sans que nous voulions en convenir) plus agréable que celle du bien, de sorte que la voie du péché est pour nous une pente savonnée, mais celle des vertus une abrupte montée (avec vertige et pesanteur), en cette attirance vers le mal, dis-je, l'Apôtre voit une véritable Entité tentatrice, installée en nous, ou plutôt la manifestation (symptôme et signe) de cette authentique présence ; car c'est toujours *quelqu'un* qui attire : Dieu dans le Christ, du haut de la Croix, qui atteint le ciel ; ou l'Autre dans le Vieil Homme, du fond de ce que l'Apocalypse appelle les *altitudines Satanae*. Saint Paul a là-dessus un texte inouï, extraordinaire : « Le Péché, sautant sur l'occasion (offerte) par le commandement (divin), a provoqué en moi tout le déchaînement de la concupiscence » (Rom., 7: 8). Ici, note bien, lecteur : *le péché ne* suit *pas la tentation*, la « convoitise », comme dit l'Apôtre ; il n'est pas le *fruit* de la concupiscence victorieuse, le *résultat* de la convoitise acceptée... mais, renversement unique dans toute la pensée paulinienne, inversion hautement significative de toute la pathopsychologie néotestamentaire, *c'est ici le Péché qui* suscite *la tentation* — la rivière donnant l'être à la source ! — le Péché, donc, qui *provoque* la tentation comme s'il était à la fois atmosphère favorable, facteur déterminant, metteur en scène ; il lui *préexiste* en quelque sorte, comme une cause à la fois formelle, efficiente et finale. Il est clair que Romains, 7 : 8 ne peut s'appliquer à nos actes transitoires, ni même en fin de compte à notre état permanent de péché, à notre contre-état de grâce, qui est, dit l'Apôtre, une servitude, une stase de passivité, alors que, précisément, « *le* Péché » est une puissance mâle, virile, activissime, débordante d'initiative, accapareuse de *notre* agir, de *nos* virtualités d'action spirituelle, un parasite dominant et « suçant », « pompant » sa victime, lui faisant tirer les marrons du feu à sa place (activité passive, contre-action, action négative, marquée du signe *moins*, parce que, chez l'homme déchu, elle procède de sa passivité). Notre état permanent de péché est comme le sillage du Navire infernal...

» Si l'on poussait à la limite un parallèle sans aucun doute amorcé, suggéré par saint Paul, on opposerait ce *corps* qui nous communique le péché — comme l'organisme physique transmet sa diathèse pathogène à chacun de ses membres — ce *corps* dans lequel nous participons, en termes pauliniens, au « péché », à la « mort », à l' « humiliation », et dans lequel nous recevons la vie, souillée, corrompue, du Vieil Homme, du premier Adam — on l'opposerait, dis-je, à cet autre *Corps* qui nous dispense, au lieu du péché la justice, au lieu de la mort la vie, au lieu de l'humiliation la gloire, et au sein duquel nous avons part à l'Homme nouveau, au second Adam. Église et contre-Église, Homme céleste et Homme terrestre, l'un et l'autre Archétypes d'hommes portant l' « image » de l'Un ou de l'autre... De même qu'en l'homme racheté, régénéré, le Christ présent est un gage, une « espérance de gloire » (Col., 1 : 27), ainsi, « par » un seul homme — *per* ou *δία* — « à travers » lui, donc en lui, je suis constitué pécheur et voué à la Mort (Rom., 5 : 12). Et cet homme, cet Adam, « *était la figure, le symbole de Celui qui devait venir* » (Rom., 5 : 14). Passage capital pour notre thèse. Le premier Adam, *fons et origo* du genre humain, l'est en ce sens que de lui procède toute une humanité qui naît à la vie dans le péché. Le second Adam est, Lui aussi, *fons et origo*, en ce sens que de Lui procède toute une humanité qui naît à la vie dans la justice. L'un est le chef, le germe et déjà, cependant, le type parfait de la vieille création naturelle ; l'Autre, le chef (saint Paul), le germe (Zacharie) et déjà, cependant, le type